

La détresse était immense



MATTIA CODA

BIENNE Travailleur de rue depuis 40 ans, Eric Moser revient sur la scène de la drogue à Bienne, dans les années 80, et explique pourquoi on n'a pas assisté à l'émergence d'une scène ouverte comme à Zurich.

PAR HANNA FREI TRADUCTION MARCEL GASSER

Eric Moser n'a aucune envie d'aller voir au cinéma le film «Platzspitz Baby» (lire ci-dessous). C'est un sujet qu'il ne connaît que trop bien. A presque 65 ans, il est en effet actif dans le domaine des addictions à Bienne depuis 1982, d'abord dans l'association Drop-In puis, dès 2005, dans la fondation Contact. C'est dire s'il connaît bien la scène biennoise de l'héroïne, son histoire et ses consommateurs. «Dans la rue, on entre en contact avec des toxicos qui ne sont jamais entrés dans un bureau de consultation. Pas pour les inciter à se sortir de la drogue, mais pour leur porter assistance et voir de quoi ils ont besoin», raconte-t-il.

Triangle des Bermudes

Entre 1985 et 1992, tandis que la Platzspitz à Zurich devenait l'une des plus vastes scènes ouvertes de la drogue en Europe, à Bienne c'est le «triangle des Bermudes» qui attirait les héroïnomanes. Cette zone doit son nom à trois bistrots de la rue Centrale: le pub Nelson (où s'installera plus tard le lounge Next), le Tiffany, et la Zentralhalle (qui abrite aujourd'hui le site biennois de l'Autorité de protection de l'enfant et de l'adulte). C'est dans ces lieux, ainsi qu'au buffet de la gare 2e classe (dont la fermeture date de 1993) que les drogués se retrouvaient. Le fait qu'ils y

aient été tolérés a certainement empêché l'installation d'une scène ouverte de la drogue. La cohabitation n'a pas toujours été facile, et les riverains, notamment les commerçants, déposaient régulièrement des plaintes. «Malgré cette relative tolérance, la situation des toxicomanes était dramatique. A Bienne aussi, la détresse était immense», déclare Eric Moser.

Dans les années 80, le sida a commencé à se propager, en raison notamment de la consommation de drogue. De nombreux jeunes sont morts de cette maladie en quelques mois. «J'ai vu des hommes et des femmes dynamiques devenir de plus en plus cadavériques, puis mourir en peu de temps», poursuit-il.

Les consommateurs d'héroïne biennois achetaient leur drogue à la Platzspitz ou au parc Kocher, à Berne, où elle était facile à obtenir et très bon marché. Contrairement à Zurich et à Berne, à Bienne on ne consommait que rarement de la drogue en scène ouverte, dans la rue. Cela se passait plutôt dans les toilettes des bars ou dans des appartements privés où, selon Eric Moser, «les conditions d'hygiène étaient déplorables et le risque de contracter le sida ou une hépatite élevé.» Mais dans les années 80, les toxicos n'avaient aucune idée des risques auxquels ils s'exposaient par manque d'hygiène. «Ils ne savaient pas non plus

comment agir en cas de surdose. Mon quotidien en tant que travailleur de rue consistait donc à leur fournir des informations dans ces domaines», résume-t-il.

Collaboration avec la police

A l'époque, un groupe spécial de la police municipale biennoise arpentait également les rues, généralement en civil. Son rôle consistait à intervenir contre la consommation et le trafic de drogue. Selon Eric Moser, la collaboration avec la police était indispensable. «Sans elle, nous aurions versé dans une crise de plus grande ampleur.» Il n'a pas toujours été facile d'accepter et de comprendre les méthodes de l'autre. L'éducateur de rue a un mandat social et sanitaire qui implique un devoir de confidentialité alors que la police lutte contre les infractions. Mais grâce à cette coopération, et grâce aussi à la collaboration des tenanciers des bars du triangle des Bermudes, de diverses associations et de la Ville, Bienne est parvenue à éviter le surgissement d'une scène ouverte de la drogue.

Au début, Eric Moser ne saluait pas les policiers et faisait comme s'il ne les connaissait pas, pour montrer aux toxicomanes que les éducateurs n'étaient pas les indics de la police. Mais les milieux de la drogue savaient parfaitement faire la différence entre les uns et les autres et n'ignoraient pas

que les deux groupes se connaissaient. «On me demandait souvent pourquoi je ne saluais pas les policiers, puisque tout le monde savait que je les connaissais», sourit Eric Moser.

A Bienne, le programme d'échange de seringues a commencé à la fin des années 80. Il a mis plus de temps à s'y installer qu'à Zurich et à Berne. Dans la capitale, le «Fixerstübli», local d'injection où les toxicomanes pouvaient consommer des drogues illégales, est né en 1986. C'était une première mondiale. A Bienne, Contact n'a pu ouvrir le sien qu'en 2001, une lenteur qu'Eric Moser explique par le contexte politique de l'époque.

Aujourd'hui, le centre d'accueil de la ville se trouve à la rue de Morat, derrière la gare. «Mais les bureaux de Contact ne distribuent ni héroïne, ni produits de substitution genre méthadone. C'est le centre Suprax qui s'en occupe, à la rue du Contrôle», précise-t-il. Aujourd'hui, on continue de consommer de la drogue. «Mais les toxicomanes totalement déçus des années 80 et 90 sont aujourd'hui plutôt rares», souligne Eric Moser.

La tendance n'est d'ailleurs plus à l'héroïne, dont les effets sont anesthésiants, mais aux stimulants comme les amphétamines et la cocaïne. Dans les deux centres d'accueil de Contact, à Bienne et à Berne, l'âge moyen des con-

sommateurs est de 43 ans, alors qu'il oscillait entre 20 et 30 ans dans les années 80. En fonction de la disponibilité des produits, on alterne aujourd'hui cocaïne et héroïne. Celle-ci est d'ailleurs de plus en plus rarement injectée: on préfère la fumer ou la sniffer.

L'époque des désillusions

Si l'héroïne a pu se propager à un tel point, c'est qu'elle était une réponse à toutes sortes de parcours individuels, mais aussi aux désillusions qui ont traversé la société des années 70 et 80. Les profondes aspirations des anciens hippies et des mouvements de la jeunesse, qui rêvaient d'un monde meilleur et plus libre, ne se sont pas concrétisées. Cet aspect sociologique est d'ailleurs

l'une des raisons qui expliquent pourquoi Eric Moser a consacré toute sa carrière professionnelle à l'aide aux personnes toxicodépendantes. «Ce qui m'intéressait, c'était de comprendre ce qui pousse un individu à consommer des drogues et comment l'intégrer dans la société.»

Il dirige aujourd'hui l'antenne Jura bernois du Centre d'accueil et de traitement des addictions Contact, à Tavannes. Il prendra sa retraite cet été, avec la conviction que les problèmes liés à la drogue ne disparaîtront jamais. «La détresse des toxicomanes est toujours aussi grande; mais grâce à l'aide qu'on leur apporte aujourd'hui, ils se portent mieux que ceux des années 80 et 90», conclut-il.

Hommage aux enfants

Le film «Platzspitz Baby» est l'adaptation du livre témoignage de la Zurichoise Michelle Halbheer, publié en 2013 et qui avait suscité beaucoup d'émotion en Suisse alémanique. L'auteure exposait sa vie de toxicomane, les liens qu'elle avait avec la célèbre Platzspitz de Zurich, plus grande scène ouverte de la drogue en Europe, dans les années 80. Le film raconte la vie de Mia, 11 ans, qui

s'installe à la campagne, après la fermeture de la Platzspitz en 1992. Entre espoirs que sa mère s'en sorte et désillusions, la fillette est contrainte de grandir trop vite. Ce long-métrage de Pierre Monnard rend hommage à tous les enfants de toxicomanes qui ont, eux aussi, vécu un enfer. «Platzspitz Baby» est à l'affiche à Bienne et sortira le 18 mars dans le Jura bernois. **MAS**